



**POUR GARANTIR  
UNE LECTURE ADAPTÉE  
AUX PERSONNES MALVOYANTES  
GRÂCE À DES CRITÈRES  
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES  
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiency visuelle et le studio  
typographies.fr

AINSI  
NAISSENT  
LES  
HIPPOCAMPES

Du même auteur chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*La Librairie de la place aux Herbes*

*Mon cœur contre la terre*

*Les Jardins de Zagarand*

*La Traversée des lumières*

*Les Orphelins de l'aurore*

*L'Archipel de Claire*

ÉRIC DE KERMEL

**AINSI  
NAISSENT  
LES  
HIPPOCAMPES**



**VOIR DE PRÈS**

La fouille de textes et de données est interdite conformément à la Directive (UE) 2019/790. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, sans accord préalable des ayants droit. <TDM-RESERVATION : 1>.

© 2026, Éditions Robert Laffont,  
S.A.S., Paris.

© 2026, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-948-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À Pascale, mon amour océanique.  
À mes filles chéries Sidonie,  
Lucile et Élise.  
À Robin, mon grand bonhomme.  
À François et Françoise.  
À mon père et à ma mère qui firent  
de moi un nomade émerveillé.  
À Tessa, à qui je vais faire découvrir  
Ciapilli...*

*Il y a des choses qu'on ne voit  
comme il faut qu'avec des yeux qui  
ont pleuré.*

Lacordaire

*Soyez comme l'oiseau, posé pour  
un instant, sur des rameaux trop  
frêles,  
Qui sent plier la branche, et qui  
chante pourtant, sachant qu'il a  
des ailes.*

Victor Hugo

# 1

## UN CIEL ENFLAMMÉ

*15 avril 2019*

Notre-Dame est en feu.

Le ciel de Paris n'est plus qu'un océan de fumée noire qui charrie les cendres de la forêt charpentière.

Je suis aux premières loges. Ma fenêtre ouvre sur l'île de la Cité. Comme tous les Parisiens, et comme des millions de personnes à travers le monde derrière leurs écrans, j'assiste, sidéré, à cette scène. Je suis incapable de quitter des yeux la flèche de la cathédrale qui, à son tour, s'enflamme, tel un immense

cierge. Se peut-il que celle qui veille sur Paris depuis tant de siècles ne soit pas éternelle ?

Je suis seul, trop seul. Il est des moments qui ne peuvent être vécus dans la solitude. Je rejoins sur le quai ces femmes et ces hommes silencieux qui ne sont plus que regards tournés vers le bûcher de pierres. Tous les âges, toutes les cultures se mêlent au cortège. Une Indienne dans son sari rouge tient dans ses bras deux enfants. Un couple se serre comme au milieu d'une tempête. Un homme, immobile, protège ses yeux de la main, comme pour ne pas voir l'impossible se produire. Certains prient, à genoux, à même l'asphalte. Les bouquinistes ont refermé leurs boîtes, et les conducteurs des voitures à l'arrêt descendent sur la chaussée.

Nous sommes des centaines de mil-

liers sur ces quais à regarder celle que nous ne regardions plus, ou à peine – on s’habitue, même à la splendeur.

De la flèche de Notre-Dame s’échappent des panaches d’une fumée dense, oriflammes funestes tenues par une armée de cavaliers de feu. Nos regards aimantés sont nourris d’espérance. De cette espérance véritable qui veut croire malgré tout, malgré les preuves, malgré les signes...

Ce soir, l’espérance ne suffit pas. S’arrachant de l’édifice avec la lenteur d’un drame qui prend son temps, la flèche bascule dans un bruit sourd qui me rappelle le fracas des feux de la Saint-Jean dans mon village natal. Enfants, nous faisions cercle autour des bûches dressées tel un tipi et attendions qu’elles s’effondrent pour que jaillissent les étin-

celles. Nous pouvions alors sauter par-dessus le feu, héros innocents et joyeux d'un soir devant le regard admiratif des filles.

Ce qui jaillit ici, c'est un râle, une ultime plainte portée par des milliers d'hommes et de femmes, les dernières notes d'un requiem pour une cathédrale.

Alors, les regards se dirigent vers le sol comme si tout le ciel était à terre et que les anges de Notre-Dame, les ailes brûlées, avaient perdu leur combat.

Une main prend la mienne. Je la serre.

Elle tremble au rythme de sanglots. Je vois les larmes glisser sur le visage d'une inconnue aux yeux clairs. La lune illumine un instant son pendentif de nacre blanche.

Nous demeurons ainsi, elle et moi, unis parmi toutes et tous. L'étreinte

saisit mon âme, je pressens qu'elle ne me lâchera plus.

Cette nuit revêt la couleur des gyrophares.

Cette nuit m'en rappelle une autre, d'une espérance meurtrie, dont la blessure saigne toujours.

Cette nuit prend pour moi, face à la cathédrale, les traits d'une femme en larmes qui finit par lâcher ma main pour traverser la Seine.

De nouveau, je suis seul. Plus seul sans doute que je ne l'ai jamais été jusque-là.

Qu'est-ce qui s'effondre en nous lorsque les ailes des anges brûlent ?

## 2

### **L'ANSE DE PÉNÉLOPE**

J'ai grandi très loin de Paris, à Ciapilli. Là-bas, les maisons sont aussi blanches que modestes. La nôtre était bâtie autour d'un patio protégé des vents marins et couvert d'une treille de vigne pour s'abriter du soleil. Génération après génération, les pierres avaient été retirées des champs pour gagner de nouvelles terres à cultiver, des restanques avaient conquis quelques mètres sur les pentes abruptes où faire pousser les oliviers, l'orge ou le blé.

Jusqu'à l'adolescence je n'ai jamais connu de routes en bitume ni entendu le bruit d'un moteur. Je courais pieds nus

sur des chemins de pierre et de sable. J'aimais la mer. « Un jour, il te poussera des nageoires », m'avait dit mon grand-père qui ne savait pas nager.

Parfois, les grands jours, je nageais avec les dauphins. Il n'y a pas plus tendre que le regard d'un dauphin. Avant de tomber amoureux d'une femme, je l'ai été d'un dauphin. Une jeune femelle qui avait une tache, comme une étoile verte à la droite de l'œil. À maintes reprises je l'ai retrouvée en mer, toujours dans les mêmes eaux, à l'ouest de Grande-Île. Puis un jour est venu où je ne l'ai plus vue. J'ai cru qu'elle avait disparu.

Je me sentais mi-enfant mi-poisson, car j'avais été enfanté dans l'eau d'une crique abritée de tous les vents. Dans cette anse de Pénélope, d'immenses bassines naturelles, polies par la mer, avaient créé des refuges où méduses